

Vulnérabilités individuelles et patriarcat dans l'écriture de l'extrême contemporain

Analyse du Journal d'une jeune schizophrène de Rabéa Douibi

Individual Vulnerabilities and Patriarchy in Contemporary Extreme Writing

Analysis of Journal d'une jeune schizophrène by Rabéa Douibi

Dre Sabrina HADJAR

Auteur correspondant, Université Oum El Bouaghi (Algérie), ORCID: 0000-0002-8751-4498, sabrina.hadjar@univ-oeb.dz

Soumission : 15.12.2025 – Acceptation : 11.06.2026 – Publication : 01.09.2026

Résumé — Au fil du temps, la littérature algérienne de langue française ne cesse de connaître de nouvelles orientations influencées par l'évolution des contextes sociaux, politiques et culturels. À cet effet, l'analyse du texte de Rabéa Douibi, intitulé *Journal d'une jeune schizophrène* (2021), permet de mettre en scène une nouvelle orientation du « patriarcat » centré sur l'incapacité des personnages à communiquer leurs sentiments envers les autres. Le « patriarcat » tel qu'il est développé par Carol Gilligan, la rhétorique argumentative et la sociocritique sont convoqués pour approcher ce discours fictionnel qui mêle plusieurs codes génériques regroupant le crédible et l'in vraisemblable. Cet article révèle que l'imaginaire littéraire de Douibi reproduit deux mondes : l'un, représenté par la famille et la société, coïncé dans le sacrifice des relations authentiques, auquel se mesure un second univers de jeunes personnages rêvant et aspirant à des changements sociaux, représenté principalement par l'héroïne Dounia. L'écriture de Douibi, devrait surtout être lue comme une alerte sur les vulnérabilités qui touchent la tranche d'âge des jeunes. En filigrane, se profile un élan de renouvellement du roman algérien en prise directe avec des thématiques contemporaines

Mots-clés : vulnérabilités, trauma, satire, jeunesse, patriarcat.

Abstract — Over time, Algerian literature written in French has continued to develop new directions influenced by evolving social, political, and cultural contexts. In this regard, the analysis of Rabéa Douibi's work "*Journal d'une jeune schizophrène*" (2021) highlights a new way of portraying "*patriarchy*," centered on the characters' inability to express their feelings to the others. The notion of "*patriarchy*," as studied by Carol Gilligan, as well as the argumentative rhetoric and sociocriticism, are used to explore this fictional discourse that blends different generic codes, combining the credible and the implausible. This article shows that Douibi's literary imagination reproduces two worlds: one represented by family and society, trapped in the sacrifice of

genuine relationships, and a second world made up of young characters who dream of and aspire to social change, shown mainly by the heroine Dounia. Douibi's writing should above all be read as a warning about the vulnerabilities affecting young people. In the background, a momentum of renewal can be seen in Algerian fiction, engaging directly with contemporary themes.

Keywords: *Vulnerabilities, Trauma, Satire, Youth, Patriarchy.*

Introduction

Regroupant des auteurs de renommée établie et des voix nouvelles, la littérature algérienne de langue française est reconnue pour sa volonté constante de renouvellement et pour son dynamisme culturel et social. L'essor considérable de cette production littéraire au cours des dernières années a suscité un regain d'intérêt de la part des lecteurs, des journalistes et des universitaires.

Dans ce paysage marqué par l'innovation et l'héritage à la fois, nous retenons le nom de Rabéa Douibi, une romancière dont le parcours littéraire s'est enrichi avec la publication de quatre ouvrages. Son récit intitulé *Journal d'une jeune schizophrène* publié en 2021 est un texte qui retrace la descente progressive d'une jeune protagoniste schizophrène vers l'autodestruction. Nous observons que l'auteure recourt à une pluralité de voix pour revenir sur les confidences, les émotions et les expériences de son héroïne d'une part et pour explorer la déception, la désillusion et le désenchantement collectifs sous toutes ses formes : vulnérabilités des jeunes, hypocrisie sociale, rapports de pouvoir et patriarcat. Avoir choisi la santé mentale des jeunes, comme thématique, est tout sauf anodin. C'est un engagement de la part de la romancière : *se saisir d'un tabou pareil pour montrer la vulnérabilité d'une tranche d'âge qui incarne les forces vives du dynamisme sociétal, maillon dur et faible à la fois du tissu social.*

Détenant une Licence en enseignement du français et une maîtrise en didactique, Rabéa Douibi tire la substance de son écriture de son pays : l'Algérie et de son patrimoine, de l'âme et du quotidien des Algériens, des richesses chantées et célébrées à chaque page. Le premier ouvrage qui l'a fait connaître est un recueil de nouvelles s'intitulant *Comme un désert* (2004), par la suite, elle s'oriente au romanesque et à la poésie. Son roman *Journal d'une jeune schizophrène* publié en 2021 aux éditions ANEP, est le récit retenu comme corpus pour notre recherche. Rabéa Douibi, n'est sans doute pas aussi connue qu'elle le devrait au sein du milieu universitaire, mais les médias s'accordent à reconnaître la qualité littéraire de ses écrits. La trame narrative du récit dévoile la présence de quatre chapitres, les trois premiers sont respectivement la voix de la mère Assia, celle du père Djamel et celle de la psy Madame Diab pour nous divulguer à la fin le journal intime de Dounia :

« *Ma vie à moi* » (Douibi, 2021, p. 98).

La narration nous donne à voir une jeune fille qui a tous les atouts de son côté, mais elle se métamorphose en une coléreuse, brutale et violente. Les pages s'en suivent et l'état psychologique de cette jeune protagoniste s'aggrave :

« Je me dirige vers le dénuement total qui assèche mon cœur et mon âme. » (Douibi, 2021, p. 146),

elle pense que toute son existence n'est que désolation. Se conformant au conseil de son psy, elle décide de tenir un journal pour dévoiler ses secrets et mettre à nu son âme dévorée par les hallucinations, par l'angoisse et le manque de confiance envers les membres de sa famille.

Notre problématique se formule ainsi :

— **comment les vulnérabilités de Dounia incarnent-t-elles à la fois un traumatisme intime et une critique du patriarcat ?**

Autrement dit :

— **comment le récit de Rabéa Douibi illustre-t-il une critique des schémas sociaux du patriarcat, des normes et du conformisme social ?**

Nous analysons par conséquent la stratégie scripturaire adoptée par l'auteure pour marquer les aspects de la vulnérabilité tout en dénonçant le système patriarcal qui impose aux personnages une rupture profonde avec leurs liens humains les plus authentiques. Pour cela, nous aurons recours à une lecture plurielle, ouverte à l'analyse linguistique, à l'approche sociocritique et à la sociologie de la relation au monde. La stylistique s'invite également dans notre analyse avec un ensemble de figures de style comme la gradation et le ressassement, etc. Les remarquables réflexions de Carol Gilligan sur le concept de *patriarcat* nous servent de fond théorique pour déconstruire l'hégémonie de ce système hiérarchique.

Toute la structure sociale est présente dans ce récit, des groupes et des institutions qui tissent un ensemble de liens les unissant dans différents espaces sociaux, privés ou publics. Nous retrouvons divers échantillons qui interagissent selon des règles et des rapports de pouvoir : la famille composée du père Djamel, de la mère Assia, de la protagoniste principale Dounia, du frère et des deux sœurs, de la grand-mère maternelle, du cousin Lahcen et de l'oncle ; également le milieu universitaire et le quotidien des rues d'Alger.

Dès lors, la première réflexion qui s'impose à nous est de nous interroger sur les aspects de la vulnérabilité de Dounia causés par sa famille. Il nous paraît utile, en premier lieu, de passer en revue quelques principales études consacrées aux concepts comme la santé mentale, la schizophrénie, le suicide et la vulnérabilité. Assurément, ce rappel théorique ne pourra être exhaustif, tant la recherche est imposante sur ces sujets. Ce premier point d'analyse scrutera les vulnérabilités de la protagoniste au sein de sa famille pour arriver à dire que Douibi confectionne son récit en mettant en scène des micro-récits basés sur la détérioration de la santé psychique de Dounia, où dominent le manque d'affection et de communication, où le désarroi et l'émotion prennent le dessus sur le lien authentique. Dans un second temps, nous examinons la manière dont le récit devient satire sociale, et donne à la narration une dimension idéologique qui dénonce un système patriarcal peu soucieux des relations humaines, des jeunes et de leur santé psychique. À ce niveau, nous nous référerons au concept de « *patriarcat* » tel qu'il est développé par Carol Gilligan. Il s'agira également de dégager la rhétorique argumentative sur laquelle repose le discours du père afin de pouvoir surmonter le drame de l'acte suicidaire de sa fille. Nous adoptons ici la grille typologique de l'argumentation communiquée par P. Breton qui permettra de saisir la manière dont le

discours du deuil sera teinté d'arguments pour se défaire de toute responsabilité morale quant à l'acte irréversible de Dounia, et surtout s'abriter derrière la hiérarchie du patriarcal

1. Les vulnérabilités : un leitmotiv

Le récit de la romancière met en scène un personnage qui s'appelle Dounia et qui semble avoir toutes les chances pour réussir dans la vie : issue d'une grande famille aisée, dotée d'une grande intelligence, ayant un parcours scolaire et universitaire exemplaire. En effet, Dounia est doctorante en sciences politiques, elle annonce qu'elle a

« une intelligence, une vaste culture et une mémoire infailible [...] un esprit vif et le sens d'analyse développé » (Douibi, 2021, p. 96).

Pourtant, malgré ces prérogatives sociales apparentes, elle sombre progressivement dans une profonde fragilité psychique et le récit de cette jeune fille en détresse commence ainsi :

« Dans ma tête, mille voix me parlent » (Douibi, 2021, p. 89).

La narration nous la présente comme un personnage égaré :

« Je m'appelle Dounia. Mon prénom signifie la vie. En vérité, je rame, je survis comme la majorité des jeunes. » (Douibi, 2021, p. 98),

consumée par une maladie grave : **la schizophrénie**.

Notre premier objectif est alors d'examiner la question de la *vulnérabilité* dans ce récit.

- Comment définir ou décrire la vulnérabilité ?
- Par quels mots, par quels états se manifeste-t-elle ?

Il est nécessaire, pour ce faire, de revenir sur l'évolution du concept. Le numéro 9 de la revue *Elfe XX-XXI* (2020) intitulé *Dire et lire les vulnérabilités contemporaines* propose une réflexion pluridisciplinaire sur cette notion qui ne cesse de se préciser, et de s'enrichir. Conformément à la caractérisation de Jean-Louis Chrétien : « *Est fragile ce qui peut se briser, tandis qu'est vulnérable ce qui peut se blesser* » (2017, p. 07). En retraçant l'essor de ce terme, M. H. Boblet et A. Gourio précisent qu'il est passé du champ médical aux sciences sociales, en remplaçant des notions telles que « *fragilité* », « *précarité* », « *exclusion* » ou « *dépendance* » (2020, p. 03). La littérature, aussi, s'en empare à sa manière en lui conférant une dimension narrative. Nous décrivons tout d'abord l'état de détresse de Dounia qui l'amène à la mort volontaire et puis nous chercherons les causes qui l'ont poussée à cet acte.

1.1. Dounia : une jeune fille vulnérable

La pathologie de Dounia est annoncée dans le titre de l'œuvre –premier seuil du récit–, la schizophrénie correspond à son état psychologique. Cette maladie est l'écho direct de la dissociation de cette jeune fille dont la santé mentale devient de jour en jour instable et déséquilibrée. Son discours ne cesse de crier sa peur de la folie :

« Je ne suis pas folle, non » (Douibi, 2021, p. 96),

refusant de se définir comme une personne en proie à la démence. À la lumière de ce qui précède, nous nous intéressons dans ce qui suit à l'isotopie de la « *vulnérabilité* » qui traverse l'ensemble de l'univers fictionnel. Plusieurs occurrences du terme « schizophrénie » entrent en résonnance avec le titre, qui synthétise la thématique centrale du récit.

Patrick Lemoine, psychiatre clinicien reconnu pour ses nombreux travaux publiés, en particulier ses ouvrages consacrés à la santé psychique de *ceux qui ont fait le monde* (2019) et à *celle des génies* (2022), il a par ailleurs récemment publié un nouvel ouvrage intitulé *La santé psychique des écrivains et de leurs personnages* (2025), réalisé en collaboration avec Sophie Vi-guier-Vinson dans lesquels ils proposent des analyses historico-psychiatrique de l'état mental de ces figures qui ont marqué l'Histoire et la littérature. Dans ces études, les nombreuses psychoses constituent un axe analytique fondamental et la schizophrénie est au centre de cette analyse, elle est définie comme « *un délire paranoïde, c'est à dire sans logique et peuplé d'hallucinations* » (Lemoine, 2019, p. 51).

Nous décelons dans ce point d'analyse le réseau des états d'âme propre à la vulnérabilité du personnage principal Dounia, et son cheminement vers l'irréversible. Coupée des autres et du réel, sa santé mentale devient fragile et sa psyché se remplit de voix qui lui chuchotent des atrocités et lui imprègnent son comportement. Le récit nous informe qu'elle est sous le contrôle de voix mystérieuses :

« Mon mal est causé par ces voix qui m'obsèdent et me perturbent. » (Douibi, 2021, p. 96).

Dounia, commence à ressentir des changements dans ses comportements comme le fait de s'isoler de son cercle familial ; elle communique moins, présente des troubles de sommeil et de l'appétit. Ce sont là les symptômes dits « *déficitaires* » (Krebs M. O., 2020) qui apparaissent dans une première phase de la maladie.

D'autres symptômes, encore plus graves, de cette maladie invalidante apparaissent chez la protagoniste et l'anéantissement prend une ampleur effrayante. Le discours de Dounia déploie toute la gamme des voix sonores qui mettent en scène sa pathologie psychologique. C'est une véritable saturation auditive : « *cacophonie, cris, murmures, satanés discours, jacasements* », ce qui donne corps à la maladie en rendant sensible la perte des repères, voire la schizophrénie.

« Ces voix et ces visions qui me persécutent, [...] ces esprits maléfiques du très bas astral qui s'accrochent à moi. Ils ont habillé ma vie de noirceur et de pensées sombres » (Douibi, 2021, p. 116),
« ma chorale aux voix discordantes » (Douibi, 2021, p. 166).

La persécution devient une litanie noire, les vocables « *maléfiques* », « *noirceur* » et « *sombres* » renforcent l'idée de la gravité, du désespoir et de la tragédie. Tout le récit revient avec une tonalité de lourdeur sur le drame et sa fréquence interminable. P. Lemoine explique que « *les hallucinations surgissent ex nihilo* » (2019, p. 51), et qu'elles sont « *toujours persécutatoires* » (2019, p. 150).

Son « *Moi* » intime fragile et désorienté rime avec la mélancolie, le chagrin, la solitude. Dounia éprouve de l'anxiété, des affolements, et des colères incontrôlables :

« une nuit où tout bascule autour de moi et un gouffre béant m'engloutit. Les murs se meuvent comme des vagues qui moutonnent et m'entraînent dans un tourbillon vertigineux. » (Douibi, 2021, p. 165),

elle paraît, dans ces propos, mutilée par ces voix qui l'enferment dans une spirale de souffrance sans issue.

« Je panique, m'étouffe et crie de toutes mes forces » (Douibi, 2021, p. 165),

le harcèlement des voix est le même, il est ressassé d'une séquence à une autre, la narration dessine au lecteur le portrait d'une jeune fille désabusée, un état d'âme assujéti aux voix maléfiques. Ces hallucinations sensorielles auditives et visuelles dites « *productives* » et « *dissociatives* » (Krebs M. O., 2020), l'entraînent dans une chute intérieure interminable, sa faille intérieure la précipite dans un gouffre et une détresse insondable, et ouvre en elle le précipice de la tentative du suicide.

1.2. Commettre l'irrévocable

Avant de passer à l'analyse des causes de cette vulnérabilité, nous aimerions rappeler quelques données sur la sociologie du suicide, le plus haut degré des vulnérabilités.

Quel que soit le registre : *médical, littéraire, sociologique, psychologique* ou autre :

« se suicider » équivaut à :

« se donner la mort »,
« mettre fin à ses jours »,
« commettre l'irréversible, l'abominable, l'irrévocable »,
« partir volontairement »,
« s'éteindre de sa propre volonté »,
« agir et répondre à une détresse ».

Somme toute, il ressort de ces versions sémantiques que l'entreprise de sa compréhension paraît difficile car l'acte est problématique. Il convient dès lors de revenir brièvement sur l'état de la question. En effet, la pratique suicidaire a suscité beaucoup d'intérêt et a donné lieu à de nombreux débats : philosophes, moralistes, hommes de religion, médecins et psychiatres ont abordé ce phénomène individuel et social à la fois, pour le bannir ou le défendre comme étant une solution, pour proposer des modèles explicatifs ou en chercher les causes, d'en évaluer les risques ou d'exposer les stratégies de prévention.

Comprendre le suicide (B. L. Mishara & M. Tousignant, 2004) est le titre d'un ouvrage qui fait référence à des études pluridisciplinaires pour appréhender ce phénomène. Comportant onze chapitres, le texte traduit les préoccupations des scientifiques désireux de le définir, d'ailleurs, le verbe « *comprendre* » constitutif du titre connote le besoin et l'urgence de la clarification, puisque, chronologiquement, « *le suicide* » a été interprété de multiples façons au fil du temps, en fonction de la religion, des croyances et des contextes culturels, historiques et sociaux. Adoptant une démarche scientifique, Brian L. Mishara et Michel Tousignant élaborent leurs questionnements autour de cette « *volonté de se donner la mort* » et précisent, en page 17, que le père fondateur de l'école française de sociologie, *Émile Durkheim*, est le premier à avoir abordé « *le suicide* » de manière systématique et scientifique

dans une perspective sociologique, il le définit comme « *tout cas de mort qui résulte directement ou indirectement d'un acte positif ou négatif, accompli par la victime elle-même et qu'elle savait devoir produire ce résultat* » (Durkheim, 1967, p. 05) En dehors du caractère individuel ou personnel du suicide, Durkheim s'intéresse à la portée sociale de cet acte à savoir les taux de ce geste fatal et ses causes sociales. Sa théorie privilégie par conséquent le fait social sur les explications individuelles et dresse un « *modèle en carré* » (M. de Castelbajac, 2023, p. 579) à quatre angles plaçant dans chaque angle **un type de suicide** : ❶ *le suicide égoïste*, ❷ *le suicide anémique*, ❸ *le suicide altruiste*, et ❹ *le suicide fataliste*.

Sans vouloir pour autant faire l'inventaire des particularités de chaque type de cette terminologie sociologique, nous nous intéressons à ce que Durkheim nomme le suicide fataliste qui est une forme dans laquelle la personne est réduite à une instance laminée par son groupe social et les normes collectives. Cela dit, et en prélude à l'analyse des causes qui ont conduit Dounia à renoncer à la vie, nous observons ses dernières confessions dans son journal intime, une narration introspective qui instaure une proximité émotionnelle avec le lecteur.

Le 11 juin 2019, Dounia inscrit sur son journal intime :

« Quant à moi, je me sens apaisée et rassurée de voir la fin de mon calvaire proche. J'ai pris la décision d'en finir avec mes démons et ma grande détresse. Je vais partir en voyage. Un aller simple vers un repos éternel. Je suis fatiguée de vivre » (Douibi, 2021, p. 172).

Ces déclarations indiquent explicitement son intention de partir, le « *je* » en détresse, à cause de la maladie, désire être soulagé. Au niveau du discours, tout indique que Douibi use du registre tragique pour mettre à nu la vulnérabilité d'une jeune fille à l'aube de sa vie, le champ lexical est dominé par la souffrance et la fatigue existentielle traduisant par là un état de saturation psychique. Phrases courtes, rythme lent et résigné, expressions métaphoriques : « *aller simple* », « *voyage* », « *repos éternel* », nous légitime à parler de prose poétique puisqu'il s'agit, pour la romancière, de dire l'indicible sans le réduire à une narration factuelle, et de donner à la brutalité de l'acte évoqué une dimension de collectivité, au-delà du simple fait individuel.

En faisant glisser son personnage principal vers la détresse individuelle, vers l'autre voie, Douibi s'éloigne de la forme classique du tragique fondé sur le conflit héroïque du roman algérien pour peindre la souffrance intérieure et l'épuisement silencieux de sa narratrice. Cette poétisation du mal-être inscrit le fictionnel dans le quotidien du tragique de l'extrême contemporain. Pour saisir cette problématique, une série de questions s'impose :

- pourquoi une jeune fille dans la fleur de l'âge comme Dounia a-t-elle sombré dans l'acte suicidaire ?
- Ne réussissait-elle pas à éprouver le plaisir de vivre auprès de sa famille et de son entourage ?

2. Causes des vulnérabilités de Dounia.

Nous posons la question :

pourquoi et comment Dounia est-elle devenue aussi vulnérable en s'éloignant de sa vie qui ne semble pas avoir de sens à ses yeux ?

Dans la suite de cette analyse, nous allons voir que la vulnérabilité de Dounia est le résultat d'une perte de lien avec sa famille. Nous nous intéressons, par conséquent, au degré de socialisation de la jeune Dounia, un processus qui s'effectue à travers son intégration aux membres de sa famille, normes, valeurs et comportements des instances sociales formant son vécu. Dans le texte, nous examinons le vocabulaire et la répétition frénétique de la non-connivence de Dounia avec sa famille et son entourage qui y règnent, sous le signe de la maladie.

2.1. La famille, première niche altérée

Comme toute jeune personne, la première sphère de la vie sociale de Dounia est sa famille. Néanmoins, en parlant de son cercle familial, la diariste s'exprime sur un ton violent qui souligne l'éloignement entre les membres. L'idée dominante que la romancière cultive dans son texte est celle du foyer disloqué ; de page en page, le lecteur s'aperçoit en effet que cette « première niche » (2019, p. 27), expression empruntée au neuropsychiatre B. Cyrulnik, se caractérise par l'absence du lien. Les sourires et les gestes de tendresse manquaient à cette famille, l'environnement familial est meublé de colères, de cris et de réprimandes, en page 100, cette famille est décrite comme une famille

« aigrie », « triste à mourir » (Douibi, 2021, p. 100).

Dounia offre au lecteur un tableau sombre de ce qu'est sa famille. Sa vulnérabilité, inlassablement répétée dans le texte, est dénotée par le manque de communication et l'absence du contact tactile au sein de cet espace familial. En termes plus précis, la narratrice n'éprouve aucun attachement à cette famille : « On ne choisit malheureusement pas sa famille. » (Douibi, 2021 : p.121), il y a là à l'évidence, l'aspiration douloureuse à se soustraire à cette appartenance familiale.

Pour elle, le climat protocolaire imposé par le père la déstabilise, un père désigné par les termes péjoratifs de : « tyran » « paternel », « imposant d'abord par sa corpulence physique et aussi par ses excès colériques qui nous pourrissent d'ailleurs la vie » (Douibi, 2021, p. 105). Cette citation donne à voir une figure paternelle dominatrice, dont l'autorité s'impose par la présence physique et par la violence psychologique. Le lecteur peut sentir l'usure psychique et affective de Dounia qui dévoile son amertume contre ce père qui ne protège pas mais installe un malaise et un déséquilibre au sein de la sphère familiale, la présence du verbe : « pourrissent » accentue le détachement. La jeune narratrice avoue sans détours que les membres de sa famille se sentent comme « un poids énorme pour ce père » (Douibi, 2021, p. 99).

Contre le carcan imposé par le père, Dounia manifeste plusieurs décharges émotionnelles violentes : elle lui crie au visage, elle le contredit et ne manque pas de le ridiculiser devant toute la famille. En effet, tout au long du récit, nous assistons à de nombreuses scènes de déversement d'un trop plein de colère envers ce père, une colère diluvienne qui n'arrive pas

à être évacuée que par des désobéissances et des actes d'insoumission aux ordres du paternel.

À l'opposé de ce que doit être une famille : « *une niche sensorielle stable* » (Cyrulnik, 2025, p. 55), la famille de Dounia, selon elle, n'est qu'« *une niche altérée* » (Cyrulnik, 2025, p. 55) par la défaillance et l'écart douloureux entre le médité et le réel vécu en de pareilles situations.

Par ailleurs, cette famille devient également un espace de révolte. L'absence de communication véritable, jointe au déficit de contact affectif entre les membres engendrent la fragmentation et la fracture. C'est ce dont Dounia souffre au sein de ce foyer familial.

Depuis l'enfance, Dounia n'a pas joui de la tendresse de ses proches, elle a été façonnée de manière à rejeter tout contact physique avec l'Autre. Cette fragilité émotionnelle est racontée à travers plusieurs anecdotes. Nous retenons le récit de son Week-end en montagne, exactement à Chréa, un voyage qui s'impose comme une tentative d'évasion hors de la maladie et du climat asphyxiant de l'entourage. Accompagnée de sa mère Assia, Dounia est envahie de belles sensations, mais surgit un geste qui va la contrarier : le baiser de sa mère sur sa joue :

« Elle m'embrasse la joue tendrement » (Douibi, 2021, p. 163).

Il est vrai que le séjour à Chréa rallume et revivifie le sentiment d'affection entre la fille et sa mère mais la distanciation de l'enfance ne s'est pas effacée, l'énoncé suivant confirme ce constat :

« Trop tard. Elle (sa mère) ne l'a pas fait dans mon enfance » (Douibi, 2021, p. 164).

Ce retard affectif peut-il se rattraper ? Non, répond Dounia :

« Je ne me rappelle pas l'avoir un jour vue ne serait-ce qu'effleurer ma joue ? » (Douibi, 2021, p. 129).

À travers cette évocation, Dounia brosse le portrait d'une mère caractérisée par une retenue affective grave :

« sans élans affectueux ». Douibi, 2021, p. 103),
« les câlins ne sont pas son fort et ses émois cadencés à double tour ! » (Douibi, 2021, p. 103).

Le vide émotionnel durable est inscrit dans la psyché de Dounia qui n'arrive pas à pardonner à cette mère sa distance et son silence, d'autant plus que cette dernière est médecin de profession. La jeune fille ne manque pas de souligner son étonnement concernant le type de relations que sa mère médecin entretient avec ses patients :

« Sa conversation se limite à l'essentiel à transmettre. Comment ses patients arrivent-ils à échanger avec elle ? » (Douibi, 2021, p. 103).

La romancière nous présente une réalité qui n'est pas sans rappeler ce que Cyrulnik affirme par ces propos : « *Le lien dilué désactive l'attachement* » (2025, p. 69). Le contact physique qui contribue au tissage de liens affectueux est absent. R. Douibi ne se contente pas de signaler

le manque, elle en révèle les conséquences affectives qui ont conduit à la vulnérabilité de son personnage Dounia.

Le lien familial se trouve fragmenté par les vérités divulguées par le « *je* » de Dounia qui raconte ses vulnérabilités, sa détresse et sa maladie. Ces énoncés sont réitérés au cours du récit afin d'attirer l'attention du lecteur sur le rôle que doit assumer la famille pour la sécurisation des jeunes enfants. Cette sécurisation passe tout d'abord par le « *lien affectif* » et par « *l'attachement* ».

À cela vient s'ajouter le manque de communication. Dounia, à travers les multiples affirmations, précise que les membres de sa famille se maintiennent à distance les uns des autres :

« Nous nous tenons à distance les uns des autres et instaurons des barrières pour mieux nous préserver. » (Douibi, 2021, p. 105) ;

elle avoue ne jamais avoir saisi clairement ce contre quoi l'instauration de ces « *barrières* » était censée les préserver :

« De quoi ? je ne l'ai jamais compris. » (Douibi, 2021, p. 105).

Ces comportements défensifs sont dus aux règles adoptées au sein de la famille :

« Tout est silence ou modération chez nous » (Douibi, 2021, p. 105).

Elle poursuit et dévoile :

« Chez nous, on communique peu. Chacun est dans sa bulle, sa solitude » (Douibi, 2021, p. 105),

le mot : « *bulle* » associé à « *solitude* » est là pour renforcer l'idée de l'isolement émotionnel malgré la proximité spatiale. À travers la formulation de nombreuses questions rhétoriques, Dounia souligne le paradoxe d'une famille matériellement privilégiée, en bonne santé et ménagée des épreuves du temps :

« Ne sommes-nous pas une famille aisée, en bonne santé et épargnée des aléas de la vie ? » (Douibi, 2021, p. 105).

Elle cherche à comprendre les causes de l'absence de contact avec ses sœurs, plus jeunes qu'elle :

« Je me demande pourquoi nous n'avons pas d'affinités » (Douibi, 2021, p. 105).

D'un point de vue psychanalytique, ce ressassement dévoile la détérioration de la santé psychique de la narratrice face à cette famille affectivement distendue. Dans son chapitre intitulé « structures sociales et affectivité » B. Cyrulnik précise qu'un « *milieu pauvre en relations humaines* », prive l'enfant de « *l'effet sécurisant des attachements* » (2025, p. 69). **Le moindre mot, le moindre geste, le moindre soutien n'aurait-il pas sauvé la narratrice de sa désolation ?** La famille doit faire office du « *dernier havre de résonance* » (H. Rosa, 2018, p. 285),

toute personne qui fuit l'hostilité du monde extérieur trouve dans sa famille l'espace parfait pour se réfugier. Or, dans le cas de Dounia, la famille est un espace de carences affectives.

Mais, la discorde au niveau de la famille n'est pas l'unique raison de la chute de Dounia dans une profondeur abyssale, elle révélera une blessure d'une ampleur incommensurable.

2.2. Dounia : une enfance volée

Le lecteur se demande comment la détérioration du lien affectif avec sa famille l'a conduite au suicide. La réponse à cette question, c'est elle-même qui la lui communique : son viol à l'âge de douze ans est, aussi, l'autre cause de ces démons, Dounia affirme :

« Je suis sûre qu'ils (les démons) ont envahi ma tête à l'adolescence suite à mon viol » (Douibi, 2021, p. 116).

La révélation de cette blessure fondatrice et irréparable est découverte par ses parents dans son journal intime après son départ. Le trauma est raconté avec les mots suivants : « *Mon maudit cousin* », « *l'abîme* », « *a volé* », « *sali* » un champ sémantique marqué par la chute et la souillure qui s'oppose au champ sémantique de l'innocence et de la pureté : « *à l'âge de l'innocence* », « *confiance* », « *ma candeur* », « *corps si pur* » (Douibi, 2021, p. 147), l'adjectif « *maudit* » confère à son cousin une dimension démoniaque. La métaphore de l'abîme confère au texte une tonalité tragique. Cependant ce qui est mis en relief dans cette dimension confessionnelle est l'impossibilité de verbaliser le secret :

« Je suis devenue taciturne » (Douibi, 2021, p. 127).

L'entrave à la mise en mots du secret est le fait de ne pas trouver une personne à qui se confier : ni sa mère, ni ses sœurs ne sont considérées comme ses confidentes, elle va enfouir son secret au plus profond de son âme. Ensevelir le drame renforce encore bien le tragique.

« Il est plus facile d'étouffer le scandale que d'envoyer en prison le coupable » (Douibi, 2021 : p. 128),

une tournure syntaxique qui oppose l'acte de dissimulation à celui de la sanction du coupable dans une asymétrie considérable. Cet énoncé souligne la destruction psychique autant que corporelle de la jeune narratrice. Punir son cousin serait une illusion dans sa famille, elle ne se plaint pas à ses parents car elle est convaincue que cela va

« déclencher une catastrophe et en être l'accusée et non la victime » (Douibi, 2021, p. 127-128).

Dounia devient « *un caveau silencieux où s'agitent les fantômes* » (Cyrulnik, 2010, p. 102).

Dounia, sous l'emprise de la norme sociale, est convaincue que la révélation de son malheur est vaine. Elle est paralysée par la crainte que sa famille refuse de l'entendre et la considère comme étant la coupable. Loin de considérer sa souffrance, de prendre soin d'elle et venir à son secours, sa famille regardera sans aucun doute sa culpabilité alors même qu'elle est la véritable victime. Cette réalité amère est évoquée par le neuropsychiatre Cyrulnik qui souligne qu'« *il est parfois impossible de dire, parce qu'on n'en a pas la force, parce qu'autrui ne veut rien entendre ou parce que le danger de la révélation verrouille nos lèvres* » (2010, p. 102-103).

Dounia est sommée de se taire, elle a gardé ce lourd secret depuis l'âge de douze ans, elle n'a pas osé le confier à sa famille. Le déni prédit plus de troubles que le viol lui-même.

Telles sont donc les causes qui ont entraîné Dounia vers la décadence psychique. Fragilisée par les affres insoutenables de la vie, elle réoriente son désespoir et son abattement vers le suicide. Nous pouvons dire que l'auteure fait de ce déni le vecteur de la dénonciation du silence autour des drames qui brutalisent les jeunes. Le tragique est donc ici orienté vers une finalité, celle de l'urgence de rétablir le lien sécurisant entre les membres de la même famille

3. Dénoncer l'hégémonie du patriarcat

Le patriarcat est un concept essentiel dans les études universelles, il a fait l'objet de multiples recherches. La réflexion autour de ce concept dans la littérature maghrébine francophone a commencé avec les œuvres comme *Le passé simple* de Driss Chaïbi, *La Répudiation* de Boudjedra et tant d'autres où se concrétise une révolte contre le « père ». En revanche, C. Gilligan et N. Snider renouvellent la compréhension de ce phénomène, en effet, dans leur ouvrage *Pourquoi le patriarcat ?* (2019) elles précisent qu'il ne doit plus être pris uniquement dans sa première forme sociale figée : *l'opposition féminin/masculin*. D'après cet essai, le patriarcat persiste toujours, il agit comme une force psychologique en subvertissant la capacité humaine à entrer en relation authentique (Gilligan & Snider, 2019), raison pour laquelle sa critique doit s'actualiser puisqu'il « requiert le sacrifice de l'amour au nom de la hiérarchie » (Gilligan & Snider, 2019, p. 23), hommes et femmes sont tous sous l'emprise de ce patriarcat.

Pointer du doigt le patriarcat dans le récit de Douibi revient à examiner la situation du lien authentique entre les personnages, plus précisément la relation entre le père et sa fille Dounia, ainsi que les façons de l'intégration de cette narratrice dans sa société.

3.1. La mise en discours du deuil

Nous allons nous intéresser, dans ce qui suit, à la mise en discours du deuil dans le récit, et pour cela une question s'impose :

- comment agissent les parents de la défunte Dounia suite à son décès et quelle rhétorique argumentative mettent-ils en avant pour réclamer leurs déculpabilisations de ce geste fatal ?

Les remords rangent ces parents, et face au tribunal de la vie, ils confessent leurs culpabilités.

C'est à la figure du père et à son discours que l'analyse s'oriente. La narration révèle que les propos tenus par ce père ne se limitent pas à la tristesse profonde, au manque et à la mélancolie, ils s'orientent progressivement vers une tentative de déculpabilisation. Pour cette finalité, il use d'une rhétorique argumentative basée sur la hiérarchie de la famille, du statut social au détriment des sentiments, afin de se convaincre de sa déculpabilisation.

Le père se livre à un examen post-mortem de la vie privée de sa défunte fille :

« Dounia me reproche dans son journal d'être autoritaire. En somme, un tyran qui malmène sa famille. J'ai été dur car j'ai été élevé à la dure. Mon père nous menait à la baguette et nous lui obéissions aveuglement » (Douibi, 2021, p. 56).

À travers la concision de cet énoncé, nous apercevons la persistance des faits du patriarcat. Deux types d'arguments formulés par la grille de P. Breton (2003) y sont présents. Il s'agit de l'argument d'autorité qui apparaît à travers la figure de l'ancestral (le grand-père de Dounia) présentée comme un pouvoir incontestable. La légitimité de la fermeté éducative repose sur l'autorité du patriarcat. Le verbe « *obéir* » et l'adverbe « *aveuglement* » dénotent l'impossibilité, voire le refus de remise en question des règles du passé. Le père poursuit sa rhétorique avec un argument de cadrage de son comportement dans « *l'aliénation* » (Rosa, 2018, p. 68) non pas comme un choix mais comme une conséquence quasi mécanique de l'éducation reçue. Le « *je* » du père, dans sa *Mea culpa*, nous abreuve d'arguments tout à fait défendables selon lui, mais le lecteur constate que le modèle patriarcal du passé est transposé vers le présent sans aucune résistance.

Afin de renverser le point de vue du père, nous faisons appel aux déclarations de Dounia qui présentent le contre-pied de cette argumentation, le discours adopte alors une position opposée à celle qui domine :

« Cette fierté d'appartenir à ces anciennes familles citadines aisées. L'origine sociale est un étendard à brandir dans l'échelle des valeurs ! L'argent aussi. Plus vous en avez plus vous jouissez d'une considération qui vous comble d'orgueil. [...] viennent après le statut et la fonction » (Douibi, 2021, p. 106).

Cet extrait illustre parfaitement les théories avancées par Gilligan, autrement dit l'obligation de prévaloir la hiérarchie et le statut sur la relation humaine authentique. Origine sociale, argent, statut et fonction sont les critères qui positionnent la valeur de la personne sur l'échelle sociale. Dans ce système les rapports humains ne sont pas envisagés sous l'angle de la connexion ou de l'attachement, mais sous celui du classement et de la domination. Malheureusement, la résistance de Dounia s'est soldée par le désespoir et le détachement (Gilligan & Snider, 2019, p. 114), et en défendant la thèse du patriarcat, le père a obéi à l'illusion du contrôle, or cette obéissance aveugle s'est payée par la perte de sa fille. Déclaration et rétraction se rejoignent dans le texte de Rabéa Douibi pour dire les vulnérabilités et d'en chercher ses causes. Cette rhétorique est sans doute conforme à la gravité du sujet : *le suicide d'une jeune fille qui paraît comblée par les privilèges et le confort de la vie*.

3.2. Réalités sociales et ton satirique

Il s'agit d'analyser la manière dont l'expression littéraire dans *Journal d'une jeune schizophrène* reflète certaines réalités propres à la société algérienne. De là, cette étude concentrée sur le texte est un apport supplémentaire à l'ensemble des recherches sur la littérature algérienne de langue française. Notre tâche sera de voir par quels procédés scripturaux déployés, l'auteure témoigne de sa vision dénonciatrice de certaines tares du patriarcat. L'œuvre n'est pas uniquement une simple structure formelle : *elle permet de connaître la façon dont le social se manifeste activement dans le texte, non pas comme un simple reflet mais plutôt en tant que dimension constructive de celui-ci*.

Par-delà le tragique du Moi de Dounia, se dégagent des problématiques majeures : le fait social et le sacrifice du lien authentique en société. Il est question dans ce point d'analyse de montrer comment l'entreprise esthétique de Douibi apparaît-elle comme une expression

de rébellion et de dénonciation. Usant de toutes les ressources de la révolte et du ton satirique tels que la violence verbale, le ton exagéré à travers des figures de style comme l'hyperbole, le ressassement et le rabaissement, etc., la romancière désire révéler des vérités dissimulées.

Le contexte de chaque époque donne naissance à des formes littéraires répondant aux attentes des codes et des mœurs de chaque société. Parmi ces formes, nous retenons le genre littéraire appelé : *la satire*. Inventé par les Romains, et illustré dans l'Antiquité par *Horace*, *Perce* et *Juvénal* (*Dictionnaire de l'Académie française*, 2024), ce genre peut se manifester sous une forme exclusivement poétique, ou encore dans une composition mêlant prose et poésie. La satire est, selon le *Dictionnaire de l'Académie française*, une « *pièce de vers, ou de vers et de prose mêlés, de caractère mordant, écrite pour critiquer et ridiculiser les mœurs publiques ou les travers, les défauts, les vices de certaines personnes* » – une définition que nous reformulons sous la forme d'une logique qui se traduit ainsi : *si un homme de Lettres ou un artiste, étant l'homme le plus sensible de son entourage, est contrarié par des tares d'une personne ou d'une société, il se trouve dans l'obligation de dénoncer ces réalités avec un ton satirique*.

Parmi les procédés majeurs de la satire : le choix de la cible adversaire qui, généralement, se présente sous les traits d'une personne porteuse d'un mensonge collectif, ou ayant des tares. Le détachement du lien au sein du collectif et le masculin sont les cibles de la protagoniste Dounia qui traduit dans son discours le premier caractère de la satire selon P. Debailly, un caractère relevant de la psychologie, faisant écho à « *une colère, une contrariété, une indignation* » (Debailly, 2017, p. 17).

Dans ce qui suit, nous ferons ressortir les manifestations du référentiel social ainsi que certains aspects propres au ton satirique.

3.3. Mettre à nu le référentiel social

A la grande question : **quel est le rapport entre le texte littéraire et le social ?** De nombreux chercheurs ont forgé l'approche sociocritique avec ses différentes manifestations. L. Goldmann, C. Duchet, P. Zima, H. Mitterand ont, chacun à sa manière, modelé des visions méthodiques et dynamiques qui s'offrent au changement et à l'inspiration à partir de renouveau théorique et d'analyse littéraire.

En donnant à voir l'état intime de Dounia, l'auteure produit également un témoignage sur la réalité quotidienne de la société algérienne. Le rapport de l'écrivaine avec le réel est une révélation de réflexions par lesquelles se dégagent son engagement à travers la littérature. À cet égard, L. Goldmann précise que toute structure littéraire ne peut pas être extraite de la « *seule invention individuelle sans aucun fondement dans la vie sociale du groupe* » (1964 : p. 24). En paraphrasant ces propos, l'œuvre n'est que le calque des relations quotidiennes qu'entretiennent les personnes entre elles. En instaurant les bases d'une sociocritique s'occupant de situations nouvelles, Claude Duchet, à son tour, précise que le sujet de l'écriture résulte des « *clivages sociaux et idéologiques, travaillés dans et par l'imaginaire, qui le font exister aussi comme tel* » (1979, p. 6). Il prend pour objet d'étude « *le statut du social dans le texte* » (1975, p. 05), son approche propose une compréhension du texte littéraire comme étant producteur de discours sociaux, tout en les transformant et en devenant leur espace de circulation.

Dans son œuvre, la romancière accorde, en effet, une large place au référentiel social. Constat à l'appui, en voici quelques exemples qui nous permettent de dire qu'elle convoque la fiction afin de traduire la résolution de sa protagoniste Dounia qui se libère d'une charge émotionnelle de colère et de déception. Elle constate de jour en jour, que les rapports humains se limitent à

« [...] des Bla-bla d'usage d'une puérité insupportable. [...] Ces interminables échanges insipides en famille comme en société m'énervaient. J'ai dû me soustraire à cette comédie humaine qui se jouait à toutes les échelles sociales » (Douibi, 2021, p. 91).

Le lexique péjoratif marque l'exaspération et la déception de la diariste face aux comportements des membres de sa famille et de toute la société ; par la gradation elle passe de la famille, à la société et en fin de compte à toutes les échelles sociales. Les adjectifs « *interminables* » et « *insupportables* » se rallient dans une hyperbole pour souligner stylistiquement l'exagération et marquer l'intensité des émotions de cette jeune fille schizophrène. Elle choisit soigneusement l'expression « *bla-bla d'usage* » qui dénote la vacuité du discours social. Le registre est satirique, presque moqueur, par cette dévalorisation des échanges, les ramenant à de simples paroles vides de sens. Aussi, la métaphore théâtrale introduite par un clin d'œil intertextuel à l'ouvrage de Balzac, par l'expression « *comédie humaine* », ne peut être lue que comme un énième outil de la satire pour détrôner l'hypocrisie humaine et la superficialité des rapports sociaux. Son discours semble en tous les cas traduire son amertume à réaliser que la vie sociale qu'elle mène n'est qu'un jeu d'apparences et de rôles imposés.

Les relations interhumaines sont rejetées et moquées, elles ne sont pas à la hauteur de ses espérances, elles sont futilles et fragilisées. Pascal Debailly le disait en ces termes : « *La satire naît d'un décalage, devenu insupportable, entre l'idéal et le réel* » (2017, p. 17). Rebelles et violents, les comportements de Dounia le sont par le décalage entre l'idéal qu'elle s'est construit et le réel qui s'impose à elle jour après jour au sein de sa famille et de la société. Cette vulnérabilité, déjà pesante par l'abominable viol qui la fragilise nuit et jour, est exacerbée par son incapacité à se reconnaître dans le monde collectif qui l'entoure :

« [...] je divorçais avec le monde » (Douibi, 2021, p. 91).

L'isolement et le silence sont tellement ressassés dans le récit :

« Je me suis murée dans mon silence » (Douibi, 2021, p. 91).

Le lien familial ou social devient péjorativement synonyme de méfiance, mal-être, d'ennui et d'abattement, précise-le « *je* » de Dounia :

« Me méfier de mes proches » (Douibi, 2021, p. 96).

Le ton satirique mis en œuvre est en soi un paramètre d'une vision dénonciatrice.

Également, l'interrogation rhétorique sert à rendre visible le marasme de Dounia :

« Pourquoi vouloir faire de nous des robots tristes et sans étoffes qui déambulent comme des automates ? » (Douibi, 2021, p. 97).

À la question pourquoi cet usage du mode « *infinitif* » : « *vouloir faire de nous* » ? ; nous pouvons supposer que la structure grammaticale de cette phrase pourrait ouvrir la voie à une autre interrogation implicite : « *Qui désire transformer les individus en automates ?* » Derrière cette forme impersonnelle pourrait se dessiner le système politique, les institutions économiques dominantes, ou la société tout court, il s'agit bel et bien d'une complicité collective. Cette déshumanisation des êtres progresse dans l'ombre sans qu'aucun d'eux ne se rende compte. Derrière cette automatisation du collectif se cache une série de maux sociaux : *des pressions socio-économiques, une perte d'humanité, une indifférence envers l'Autre*.

Désabusée, elle étend son souhait à vouloir voir les citoyens algériens manifester leurs joies et leurs peines dans la rue, ou dans tout autre espace public :

« Pourquoi on ne nous laisse pas exprimer nos peines et nos joies dans la rue ? [...] Pourquoi ne pas aussi exprimer notre peine et pleurer quand la gorge nous serre et les sanglots sont à deux doigts de nous étouffer ? Peut-être trouverons nous des âmes sensibles capables de nous consoler et d'essuyer nos larmes » (Douibi, 2021, p. 97).

De tels énoncés sont ressassés en un espace textuel restreint. En mal de sa relation familiale, il semble que Dounia aspire à une société qui lui offre le réconfort et la compassion. Elle exprime le besoin profond de pouvoir extérioriser librement sa peine et sa tristesse. Cela veut dire qu'à la rupture avec la famille, succède le besoin de se consoler ailleurs. À lire cet extrait, nous pourrions dire que Dounia, personnage meurtri par sa souffrance mentale, se tourne vers l'extérieur et invite toute personne en détresse, se trouvant dans la même situation que la sienne, à soulager ses angoisses en les partageant avec autrui.

Entre critique et espoir, le « *nous* » collectif, englobant le « *je* » de Dounia, est vidé de ses singularités et de ses émotions. Devant ce spectacle d'une société errante et déshumanisée, la représentation est pathétique, elle suscite la pitié. Assimilés à des machines, les citoyens perdent leurs subjectivités.

En parcourant cette production fictionnelle, nous avons recensé plusieurs anecdotes relatives à la condition de la femme. Le texte est travaillé en profondeur par ce thème. L'héroïne du récit nous raconte une scène qu'elle a vécue dans les rues d'Alger : excellente sportive, redoutable au combat, pratiquant le Krav maga, Dounia se défend contre toute tentative de harcèlement ou d'intimidation, sa voix s'élève en racontant sa propre expérience, ayant été harcelée par ce qu'elle nomme :

« Mon séducteur » (Douibi, 2021, p. 123),

elle le corrige, précise-t-elle, en lui donnant

« la tannée de sa vie » (Douibi, 2021, p. 123)

pour ne plus embêter une fille dans la rue. En effet, d'innombrables faits du quotidien sont racontés dans le récit et disent la vulnérabilité de la femme en de nombreuses situations. Voici un second passage relatant, avec une déclamation puissante, l'histoire d'une jeune fille harcelée dans le bus par un

« délinquant, un petit gringalet » (Douibi, 2021, p. 135).

Scène insoutenable pour Dounia :

« Le pot de colle avait décidé de la persécuter sous le regard passif et distrait des gens » (Douibi, 2021, p. 135).

Remarquons le lexique dépréciatif :

« les oisifs d'Alger » (Douibi, 2021, p. 122),
« Ces ratés qui tiennent nos murs, un gobelet à café à la main, une cigarette au bec » (Douibi, 2021, p. 122-123).

« *Le gobelet à café* » et « *la cigarette* » prennent une évocation de la passivité associée à des comportements addictifs comme : « *tenir le mur* », Dounia les présente comme des individus en situation d'échec social sous des étiquettes méprisantes. Nous y lisons là encore une critique de la condition sociale de cette catégorie de citoyens laissée pour compte et désespérée ; il faut bien en convenir que derrière cette dénonciation, se dissimule un sens implicite : l'accroissement du chômage propice aux vices, aux mauvaises habitudes et conduites immorales.

« La peste » (Douibi, 2021 : p. 123)

est une autre qualification par laquelle l'auteure cherche à rabaisser encore plus cette catégorie du « masculin », cette nomination connote l'indignation, l'invective et principalement la redoute. Le registre du rabaissement en appelle un autre, celui de la sauvagerie. Le masculin est présenté sous toutes les étiquettes du bestiaire :

« persécuter »,
« pourchasser »,
« talonner leurs victimes » (Douibi, 2021, p. 123).

Étant donné que la satire est l'« *art des contrastes* » (Debailly, 2017, p. 28), et au lexique qui nous a été présenté pour désigner « *le masculin* », l'auteure lui associe les vocables suivants : « *victimes* » et « *proies* » (Douibi, 2021, p. 123) pour ressasser ces anecdotes qui retracent les désagréments des femmes.

L'auteure, à travers la narration de Dounia, donne écho à de nombreuses autres voix de jeunes femmes afin de dénoncer les comportements de certains hommes qui les harcèlent dans les rues d'Alger, exposant ainsi une réalité trop souvent passée sous silence ou minimisée. La fragilité physique du féminin devient un handicap. Désarmées face à des situations pareilles, plusieurs femmes prennent leur mal en patience. Le « *je* » de la narratrice leur conseille vivement de pratiquer un sport de combat pour conjurer ces sorts qui les guettent et d'

« éduquer par la force ces malotrus » (Douibi, 2021, p. 123),

ce qui leur permettra de dépasser le sentiment d'impuissance face au danger. Cette stratégie de « *résistance* » (2019) telle qu'elle est qualifiée par Gilligan permet de déconstruire la suprématie du patriarcat.

Face à la détresse de ces femmes, elle dénonce la passivité des citoyens qui choisissent de ne pas intervenir et préfèrent détourner le regard ou rester indifférents. Le « *je* » de Dounia est furieux contre ces personnes qui manquent à leur devoir :

« Je les hais pour leur couardise qui les fige pantois devant le malheur des autres »
(Douibi, 2021, p. 136),

affirme-t-elle, nous sommes saisies par la présence remarquable du verbe : « *haïr* » intensément fort, conjugué au présent-un temps qui paraît intemporel- dans le but d'exprimer une émotion extrême, le discours de la narratrice suggère l'impossibilité du pardon, son état d'âme face à ces types de situations paraît immuable et lourd de sens. Cette phrase masque à peine l'amertume qui envahit Dounia en constatant l'inaction et la placidité des personnes qui les entourent, sans aucun trouble ou inquiétude. Elle révoque ces nouvelles normes sociales qui s'installent et chassent tout ce qui était jadis solidarité, empathie, bravoure, honneur et devoir. Ce sont là quelques exemples tirés du récit de Douibi et qui illustrent la frustration de Dounia devant un système social régi par l'effritement du lien social et le négationnisme.

En somme, le récit de Douibi renferme des marqueurs de la poétique de la satire qui correspondent à tout ce qui « *suscite de la contrariété et du déplaisir, apparaît comme ridicule ou scandaleux* » (Debailly, 2017, p. 17). L'écrivaine et sa protagoniste livrent bataille aux maux en les terrassant à même le papier. Son texte offre un nouveau cadre pour la critique sociale pour aboutir par-là à la théorisation de la « *résonance* » de H. Roas qui considère que la réussite d'une vie ne dépend pas de ce que l'on possède mais de la qualité de la relation que l'on entretient avec notre monde (2018, p. 142).

Conclusion

Loin des narrations qui ont longtemps structuré le roman algérien de langue française, le récit de R. Douibi s'est préoccupé d'une nouvelle thématique : *les vulnérabilités des jeunes*. Racontant la détérioration de la santé psychique et le suicide de sa narratrice, la romancière réexamine les liens qui unissent les enfants à leurs familles. La construction de l'univers, des personnages et de l'intrigue est très proche de la réalité, la voix de Dounia est directe, elle paraît sincère et authentique, et son journal intime tenu donne l'impression de véracité et renforce l'immersion du lecteur.

À l'issue de la lecture, c'est un sentiment de désenchantement qui s'impose au lecteur, le trauma et la trajectoire funeste de la jeune Dounia ont assombri l'ensemble du récit. Urgence s'impose : *il faut rétablir les liens de sécurité et d'attachement entre les membres de la famille*, dit la fiction de Douibi, qui, précise en outre, que *l'accomplissement au sein du foyer familial ne se mesure ni par la hiérarchie sociale, ni par le statut et la richesse, mais à la manière dont la personne se relie à son entourage*.

Par ailleurs, ce que nous avons retenu de façon évidente de ce texte, c'est en effet l'usage du ton satirique comme procédé scripturaire pour mettre en lumière l'effritement progressif

des valeurs fondatrices de la société algérienne, balayées par l'installation de cadres sociaux qui relèguent la solidarité, l'empathie et le sens du devoir au registre de l'indifférence. Ce constat nous a conduit à inscrire l'écriture de Douibi dans la dénonciation de la dimension psychologique du patriarcat selon les nouvelles théorisations de C. Gilligan et la théorie de la « résonance » de H. Rosa.

En somme, l'ensemble de ces choix thématiques et esthétiques disent l'originalité de cette écriture et la relie à l'extrême contemporain. Reste à préciser que l'analyse de ce corpus excède toute tentative de lecture univoque centrée sur la seule problématique du patriarcat, la dynamique intertextuelle, par exemple, pourrait se présenter comme une nouvelle perspective de recherche

Références

- BOBLET, Marie -Helene ; GOURIO, Anne (2020). Dire et lire les vulnérabilités contemporaines. *Elfe XX-XXI – Études de la littérature française des XXe et XXIe siècles*, n° 9, p. 01-11. Paris. <https://doi.org/10.4000/elfe.2747>
- BRETON, Philippe (2003). *L'argumentation dans la communication*. Paris : La Découverte.
- CHRETIEN, Jean-Louis (2017). *Fragilité*. Paris : Éditions de Minuit.
- CYRULNIK, Boris (2010). *Mourir de dire la honte*. Paris : Odile Jacob.
 — (2019). *La nuit, j'écrirai des soleils*. Paris : Odile Jacob.
 — (2025). *Quand on tombe amoureux, on se relève attaché*. Paris : Odile Jacob
- De CASTELBAJAC, Matthieu (2023). Intégration, dérégulation et individuation : un modèle triangulaire du *Suicide* de Durkheim. *Déviance et société*, vol. 47, n° 4, p. 577-609 <https://shs.cairn.info/revue-deviance-et-societe-2023-4-page-577?lang=fr>
- DEBAILLY, Pascal (2017). Poétique de la satire. *Revista de Estudos Literários*, vol.7, p. 17-36. https://www.researchgate.net/publication/341145723_POETIQUE_DE_LA_SATIRE
- DOUBI, Rabéa (2021). *Journal d'une jeune schizophrène*. Alger : Éditions ANEP.
- DUCHET, Claude (1975). « Introduction. Le projet sociocritique : problèmes et perspectives ». Dans Graham FALCONER et Henri MITTERAND (1975). *La lecture sociocritique du texte romanesque*. Toronto : Samuel Stevens, Hakkert et Co.
- DUCHET, Claude (1979). « Positions et perspectives ». *Sociocritique*. Paris : Fernand Nathan.
- DURKHEIM, Emile (1967). *Le suicide : Étude de sociologie*. Paris : Les Presses universitaires de France, (2e éd.).
- GILLIGAN, Carol ; SNIDER, Naomi (2019). *Pourquoi le patriarcat ?* (traduction de l'Anglais – États-Unis par Cécile Roche, revue par Vanessa Nurock). Paris : Flammarion, Collection CLIMATS.
- GOLDMANN, Lucien (1964). *Pour une sociologie du roman*. Paris : Gallimard.
- KREBS, Marie-Odile (2020). *Schizophrénie. Intervenir au plus tôt pour limiter la sévérité des troubles*. Paris : INSERM. <https://www.inserm.fr/dossier/schizophrénie/>

LEMOINE, Patrick ; VIGUIER-VINSON, Sophie (2025). *La santé psychique des écrivains et de leurs personnages*. Paris : Odile Jacob.

LEMOINE, Patrick, (2019). *La santé psychique de ceux qui ont fait le monde*. Paris : Odile Jacob.

MISHARA, Brian L. ; TOUSIGNANT, Michel (2004). *Comprendre le suicide*. Canada : Les Presses de l'Université de Montréal.

ROSA, Hartmut (2018). *Résonance, une sociologie de la relation au monde* (traduit de l'allemand par Sacha Zilberfarb). Paris : La Découverte.

Pour citer cet article

Sabrina HADJAR, « Vulnérabilités individuelles et patriarcat dans l'écriture de l'extrême contemporain : Analyse du *Journal d'une jeune schizophrène* de Rabéa Douibi », *Paradigmes*, vol. IX, n° 03, septembre 2026, p. 117-136.